

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 41

Artikel: Médecin ingénieux
Autor: Boum
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222815>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pour le bonheur du genre humain que la découverte d'une étoile. »

Méthodiste, va ! Il faudrait préalablement savoir ce que c'est que ce mets nouveau, avec quoi on le prépare et si vraiment il vaut mieux qu'un petit pain frais. Quant aux étoiles, il n'est plus nécessaire de les chercher dans le ciel. Allez au cinéma, vous en verrez de nouvelles.

« Ceux qui s'indigèrent ou qui s'enivrent ne savent ni boire ni manger. »

Ah ! ça, par exemple, c'est une précieuse révélation. Mais comment démontrera-t-on que celui qui titube à moins absorbé qu'un autre qui marche droit comme un i ? Il paraît que ces choses-là se voient. Eh bien, franchement, ce n'est pas équitable. Au fait, un conseil : méfie-toi du guillon !

« Attendre trop longtemps un convive retardataire est un manque d'égards pour ceux qui sont présents. »

Bigré ! Voilà qui nous fait faire de sérieuses réflexions. Encore faudrait-il savoir pourquoi le convive est en retard ? Mais on le sait ; quand il arrive, il a des excuses plein la bouche.

« Convier quelqu'un, c'est se charger de son bonheur pendant tout le temps qu'il est sous votre toit. »

On n'y pense pas suffisamment. Oui, quand on se rend chez un ami, ou quand on reçoit un ami, il y a du soleil dans les coeurs. Pourvu qu'on n'ait pas mal aux dents ou une obsession professionnelle ou quelque autre incommodité, tout ira bien, de part et d'autre, et le charme sera grand si, automatiquement, on évite de déblatérer sur les absents. Hélas ! je me souviens de ce pasteur qui, un dimanche, en St-François, disait : « La médisance est le sel des conversations ».

« La destinée des nations dépend de la manière dont elles se nourrissent. »

Il est regrettable que Brillat-Savarin n'a pas développé ce thème, car nous nous demandons ce qu'il peut convenir de déclarer à cet égard. Sans doute, l'Allemagne est le pays de la choucroute, l'Italie, celui du macaroni, l'Angleterre, celui du rosbif, l'Amérique (du Nord), celui du régime sec, mais on sait bien que ces formules lapidaires ne suffisent pas pour les statisticiens. Partout, on mange et l'on boit — toutes portions gardées — les mêmes choses, et toutes ont la même destinée !

J. Nel.



MONTREUX

Le château de Chillon.

ASCASE ROBERT, qui est un très vieil auteur, nous parle, je ne sais trop à quel propos, de l'abbé Wala de Corbie que Louis le Débonnaire fit enfermer « dans un fort entouré de toute part des eaux du Léman et d'où l'on ne pouvait apercevoir que le ciel, le lac et les Alpes ».

C'est dire que le château de Chillon, ou de Chilliiong comme on l'écrivait aux temps arriérés, construit sur l'emplacement du fort, remonte presque au déluge. Il a vu les forêts descendre jusqu'au sable du Léman, le loup craintif en sortir pour étancher sa soif, le cerf aux cornes-branchedes se jeter à la nage pour gagner la rive lointaine. Il a entendu la voix des trompettes rauques, le sifflement des flèches, le tonnerre des bombardes et des couleuvrines. Les éclairs allumés au flanc des galères genevoises l'ont illuminé. Pendant des siècles et encore des siècles les hommes l'ont pressé par terre et par eau, les vents ont assailli ses girouettes, les vagues ont giflé ses murailles. Impassible, il a laissé passer l'orage.

Ses tours, ses salles immenses, logeaient des seigneurs fiers et rudes qui crachaient sur les

dalles, bayaient aux mouettes, pêchaient le poisson par les meurtrières et puis, certain matin bleu, s'en allaient, lance au poing, batailler contre un vassal récalcitrant... Les haches, les halberdes, les épées à deux mains pendaient aux parois... Aux broches des profondes cheminées le gibier rôtissait, un chevreuil entier, un cuissot de daim... Autour des cours intérieures, un enclos entièrement de toits, d'escaliers couverts, de murs crénelés, d'échauguettes où veillait la sentinelle sur un horizon de montagnes, de collines, d'eau déserte, de lointains vaporeux... Aux heures de soleil, la neige étincelait, la paisible assemblée des monts tenait séance dans le bleu du ciel, le miroir du lac reflétait l'ombre gracieuse d'un oiseau... Frôlant cette beauté, des hommes pourrissaient au souterrain de Chillon, enchaînés au roc humide, dans le cachot où pétraient en tapinois un liséré de jour, un reflet d'azur ironique, le chatoiement lumineux des vagues entrechoquées. Là était le royaume de l'ombre, peuplé d'ombres, jusqu'au jour où sonnait l'heure de comparaître devant les juges en robe de pourpre, jusqu'à l'instant où s'ouvrait l'oubliette, trappe noire, sinistre, d'où montait avec un bruit d'eau un souffle froid....

Cela, c'est ce que nous apporte la légende, l'imagination pressée de s'évader vers le mystère, vers le merveilleux, vers l'horrible, sans arriver ni à l'atteindre, ni à le dépasser, ni à comprendre que le rêve le plus fou est bien plat en comparaison de ce qui fut la réalité.

Donc, comme les barques, comme les mouettes, les siècles ont glissé sur l'onde toujours pareille à elle-même. Et l'année 1912 a paru sur le gouffre du temps.

Pierre de Savoie, surnommé le Petit Charlemagne, dort sous une pierre plate et c'est un concierge, que l'on appelle aussi intendant, qui règne désormais sur l'antique manoir. Le pont-levis est abaissé. Sous la herse qui ne tombera plus, un homme à chapeau de paille vend billets et catalogues. Quatre sous, les dimanches et jours fériés du moins, et l'on fait sonner ses pas sous la voûte... Des flèches discrètement peintes aux murailles disent par où il convient de passer, quelle rampe il faut gravir, quel escalier il faut descendre. Un W.-C. se dérobe derrière la luxuriance d'une vigne vierge. Les garçons d'hôtel galonnés s'assoient sur des sièges armoriés ; les sommelières penchent leurs chapeaux fleuris de myosotis sur le froid des oubliettes ; un Allemand à lunettes adapte ses semelles aux empreintes des pas de Bonivard ; et Peitrequin, qui est garde-champêtre à Veytaux, inscrit son nom à côté de celui de Byron.

Byron avait dit :

— Chillon, ta prison est un lieu saint et ton triste passé un autel... Souffle éternel de l'âme indépendante, ô liberté, tu n'es brillante que dans les cachots... Ces traces de Bonivard, qu'on se garde de les effacer : elles en appellent de la tyrannie à Dieu !...

Et Peitrequin dit à un ami :

— Regarde voir ces piliers, quels morceaux !... Rien que de ça contempler, ça donne soif !

Ah Peitrequin !... Tu es citoyen, tu es un membre actif du peuple souverain. Tu le sais. Tu en es fier. Et pourtant quelque chose t'impressionne, ici, le mépris hautain qui suinte des voûtes avec les gouttes d'eau. Le frisson du passé cruel te secoue... Incline une oreille républicaine sur l'oubliette : il en monte encore une clameur !... Au fond de ce souterrain geignent encore des douleurs lentes !... Vois, le soleil, un instant posé sur la pierre couleur de cendres, à l'éclat froid d'un rayon de lune !... Ton émotion, Peitrequin, tu l'as proclamée à ta manière qui est naïve, nettement vulgaire, mais aussi sincère, pour le moins, que le lyrisme fastueux de Byron : — Rien que de ça contempler, ça donne soif !...

L'Esprit moyenâgeux qui veille en un recoin obscur du château ne comprend pas ce langage, ce peuple fruste, cet Allemand à chapeau vert, ces rustres endimanchés. La nuit tombée, il parle aux ténèbres d'une voix inquiète, il parle au vent par la fente des meurtrières. Et il dit :

— Qu'est-il donc arrivé, nuit amie ? Toi, tu es restée la même, tu possèdes encore tes yeux

d'or, ta grande lampe à la clarté douce... Et toi, vent ? Depuis toujours tu dévores l'espace, tu soulèves les flots, tu courbes la cime de l'arbre... Les rocs demeurent aussi les mêmes : depuis que j'existe la Dent du Midi règne sur le peuple des monts... Seuls, les hommes ont changé...

Mais c'est encore à la lune que l'Esprit s'adresse le plus volontiers :

— Te souviens-tu du temps jadis ?... Hélas ! aujourd'hui, lorsque tu insinues un de tes rayons dans mes cachots, tu n'éclaires que la roche nue. Mes gibets sont brûlés ! L'araignée tend sa toile entre les dentes de ma herse !... Et le gros portier de l'Hôtel de Paris ricane près de mes oubliettes !... Plus de seigneurs, plus de gueux en haillons ; ni grandeur, ni vie chiche : mais les conseillers d'Etat, les colonels, les coiffeurs, les maçons, tous citoyens rasés et bien nourris, payant la même somme dérisoire pour fouler mes pavés de leurs semelles démocratiques !... Et milles écrivaillons me ridiculisent qui s'imaginent que l'on évoque ma majesté par des mots !... Les babilots portent mon image diminuée jusqu'aux confins des mondes habités ; l'assiette me présente au monsieur qui a noué sa serviette autour de son cou apoplectique ; les peintres me caricaturent et les cartes postales m'insultent !... Lune, toi qui sais l'avenir, jusques à quand cela durera-t-il ?

Mais la lune est bien trop occupée à semer sur les flots les étincelles blondes !... Du reste, par principe, elle ne répond jamais aux questions.

B. Vallotton.

A LA BRASSERIE

D'ANGLAIS qui était assis près de moi sur la terrasse avait vraiment une physionomie des plus sympathiques.

Le garçon venait de lui apporter un bock de bière brune posé sur l'inévitable rond de feutre brun.

L'insulaire but son bock d'un trait, avec un air fort satisfait.

Probablement qu'il avait soif.

Une fois le bock terminé, il considéra le rond de feutre, rêveusement.

Il le prit ensuite et, le portant à sa bouche, il essaya de l'entamer de ses fortes dents blanches mais vainement. Et le reposant sur la table, de nouveau, il prit un air rêveur.

Je me gardai bien de troubler sa méditation. Quelle ne fut pas, en effet, ma joie, au bout de quelques minutes, de le voir sortir de sa poche, furtivement, un petit canif !

Après quelques efforts, il réussit à couper le rond de feutre en minuscules morceaux, qu'il se mit à absorber l'un après l'autre, à grands efforts de mâchoire.

C'était plaisir de le voir mastiquer. J'avais toujours entendu dire que les Anglais étaient de forts mangeurs. La preuve était péremptoire. Cependant, cela n'allait pas sans difficultés. Quand eut disparu le dernier morceau, l'insulaire avait la figure rouge, et sa respiration haletait un peu.

Aussi ne fus-je pas étonné, quand je l'entendis héler le garçon :

— Garçonne, une autre bock, je demande. Mais si vous plaisez, sans biscuit !

MÉDECIN INGÉNIEUX

DANS le cabinet luxueux du médecin, mon ami Lambert, les habits épars sur le fauteuil et à terre, présente son académie au docteur.

Après l'examen un peu long, mais très scientifique, notre représentant de la faculté lui exprime son étonnement. Il n'a jamais eu un malade aussi bien portant.

— Cependant, M. Lambert, votre état général, cette année, me donne beaucoup à réfléchir. Il faut absolument suivre mes instructions, très scrupuleusement.

— Oui, cher docteur, mais...

— Pour commencer, vous mangez beaucoup trop. Il faut vous limiter. Regardez-moi ce ventre ; ne pouvez-vous pas vous contenter de la moitié de ce que vous mangez en ce moment ?

— Je le ferai, docteur, vous pouvez en être persuadé.

— Bien, bien ! Maintenant, comment vous rendez-vous à votre bureau tous les jours ?

— Je prends le tram, puis, quand je suis en retard, le taxi est plus rapide. C'est plus...

— Mauvais ! Il faut absolument aller et revenir à pied. Vous m'entendez. Il n'y a rien de plus nuisible à la santé que l'auto.

— Cela me paraîtra un peu fatigant, docteur, un peu dur, mais puisque vous me l'ordonnez, je le ferai.

— Enfin, je vois que vous avez de bonnes intentions, reste à savoir si vous les mettrez toujours en pratique. Allez-vous au concert, au théâtre, au cinéma, au dancing, au... enfin, sortez-vous le soir.

— Oh ! oui, hélas ! ma femme me prend avec elle une fois par semaine au théâtre, ma fille veut que je l'accompagne au concert tous les mardis. Mes petits enfants me prennent tous les mercredis pour voir le cinéma. Enfin, je surveille ma petite-fille au dancing le jeudi. Pour les vendredis et samedis j'ai une vieille habitude. Des amis m'attendent pour une partie de yass.

— C'est beaucoup trop. Comment voulez-vous être en bonne santé avec une vie comme vous menez. Il faut supprimer tout cela.

— Oui, docteur, mais ce sera dur !

— Et puis, avez-vous l'habitude de boire trois décis ?

— Oh oui, docteur, en sortant du bureau, il y a le rapport des amis qui...

— Il vous faut aussi supprimer tout cela. Vous entendez, complètement. Et combien de cigares fumez-vous par jour ?

— De huit à dix.

— Quelle exagération. Tout ce que je puis vous tolérer, c'est un bout après chaque repas, et encore c'est un luxe. Suivez strictement mon régime pendant deux mois.

— Bien, bien. Et alors ?

— Et alors, vous aurez économisé assez d'argent pour me régler ma note des cinq années dernières.

Dr. Boum.



UNE BIBLIOTHÈQUE A LA MONTAGNE

Mais l'almanach pendu au clou n'est que celui de l'année courante. Sur le plus haut rayon de l'étagère on en voit toute une pile, qui s'élève d'un étage par an. Elle s'élèverait indéfiniment si, de temps à autre, on ne condamnait le plus ancien. On ne le fait qu'à la dernière extrémité, parce qu'on a trop de considération pour de si vieux imprimés. Mais il arrive des moments où la ménagère a un besoin urgent de cornets, et puis il ne faut pourtant pas que la pile s'élève si haut qu'un nouveau meuble soit nécessaire. Le plafond marque la limite. Il y en a trente, quarante, peut-être plus. A en juger par la couleur, ceux du fond ne doivent pas être beaucoup moins anciens que le meuble qui les supporte : ils semblent faire corps avec lui ; mais à mesure qu'on s'élève, les teintes s'éclaircissent, et, tout au-dessus, de vagues blanches annoncent les derniers nés des veilles de M. Souci.

C'est une belle chose qu'un almanach octogénaire, comme l'était déjà, à l'époque dont nous parlons, le véritable Messager boiteux de Berne et Vevey. Que dis-je, octogénaire ? S'il n'avait pas cent ans il n'était pas loin de les avoir ; il approchait de ce terme fatal que les plus ambitieux n'espèrent pas atteindre, et par delà lequel il semble qu'il n'y ait plus de raison pour mourir. Les journaux quotidiens n'ont point d'âge. Ce sont des bavards. Eussent-ils leurs cent ans révolus, ils n'en seraient pas plus vénérables. Feuilles volantes, chaque jour les voit naître et chaque jour les voit mourir. Mais l'almanach est un con-

templateur, qui regarde passer les années, souhaitant la bienvenue à celle qui s'approche, et faisant l'oraison funèbre de celle qui s'en va. D'un automne à l'autre il a le temps de la réflexion, et chaque fois que l'homme à la jambe de bois revient heurter à la porte, son front, comme le nôtre, a une ride de plus. Le paysan ne fait guère collection de journaux, mais il fait volontiers collection d'almanachs, et il n'y manquait pas autrefois. Chacun de ces vieux cahiers noircis lui représente une période de sa vie, période pendant laquelle il a semé, labouré, récolté, et il n'est point rare d'y trouver en marge, des notes au crayon indiquant certains jours mémorables : ceux où la grêle a détruit l'espoir de sa récolte, ceux où la gelée a dévoré les jeunes pousses des arbres, parfois aussi le premier jour de la moisson ou de la vendange, celui de l'achat d'une vache ou de la naissance d'un veau, de sorte qu'en feuilletant ses vieux almanachs, il retrouve l'histoire de ses champs et de son étable et se remet en mémoire les diverses fortunes de sa vie.

On voit combien il importe à un almanach de n'être pas un nouveau venu dans le monde. Le Messager boiteux avait cet avantage. Nul ne se souvenait de l'avoir vu naître. Aussi regardait-il de haut les concurrents imberbes dont il excitait l'envie et la cupidité. Chaque année il paraissait avec un avis solennel, dénonçant l'insigne friponnerie d'un imprimeur d'un pays voisin, lequel faisait vendre sous le titre de *Messager boiteux de Berne* « un almanach, qui serait la plus insipide des productions de ce genre », disait M. Souci, sans les morceaux empruntés et les gravures grossièrement copiées du véritable *Messager boiteux de Berne et Vevey*. Cet avis doit avoir produit son effet, car il cessa de paraître vers le temps dont nous parlons. Le monde était devenu méfiant ; on n'achetait plus que les Messagers boiteux qui portaient sur la couverture la marque authentique de l'éditeur, entre le soleil et la lune, et le falsificateur avait dû renoncer à une spéculation ruineuse : nouvelle preuve que le méchant fait une œuvre qui le trompe.

Malgré ces tribulations passagères, le véritable Messager boiteux était resté fidèle à son rôle, et c'était plaisir que d'en parcourir la collection. En remontant quelques années en arrière, on passait de la Restauration à l'Empire, puis de l'Empire au Consulat, et sous tous les régimes on trouvait M. Souci à son poste, considérant les hommes et les choses. Il ne prend point parti ; il se préoccupe fort peu de cet équilibre européen, qui ne cesse de se déranger pour se rétablir et de se rétablir pour se déranger. Son affaire est d'assister aux événements et de n'en retenir que les scènes touchantes, les traits heureux, les étonnantes désastres. Il a l'impartialité de la candeur, et il prend ses héros où il les trouve. Ce n'est pas qu'il soit absolument neutre et indifférent. Si on le lit avec attention, on finit par découvrir que certaines sympathies le guident en secret, et que ces sympathies sont sujettes à quelques variations. Il ne dit point de mal des souverains alliés ; il en parle avec respect, et peut-être, dans le fond de son cœur, fait-il des vœux pour eux. Les souverains ne sont-ils pas aussi des propriétaires ? N'ont-ils pas des royaumes au soleil comme M. Souci des vignes et des champs ? Or les propriétaires sont enclins à faire cause commune contre les aventuriers et les usurpateurs. Néanmoins, il est évident que M. Souci a l'imagination fascinée par les exploits du *grand homme*. Il le suit comme les enfants suivent des yeux la lumière. D'ailleurs les ennemis du conquérant ne sont pas tous des souverains. Il en est qui viennent de loin et que le Messager boiteux ne distingue d'abord qu'au travers d'un nuage. Que sont ces Cosaques qu'on ameute du fond de l'Orient contre des soldats français ? Des êtres fabuleux, des fils de la Nuit, quelque chose comme les sauterelles qui envahissent le pays d'Egypte. Cependant le nuage se rapproche ; de véritables Cosaques passent sous les yeux de M. Souci, et il est obligé de reconnaître que ce sont aussi des hommes. Il le fait avec bonne grâce. Le héros du Messager boiteux de 1817 est un sensible Cosaque. Ce brave homme était cantonné aux environs de Strasbourg, et lo-

geait dans une chaumière chez de pauvres gens. Il fut touché de la misère de ses hôtes, et au lieu de leur être à charge, il entreprit de venir à leur secours. Chaque soir il sortait à cheval, muni d'un sac vide, et revenait au bout de quelque temps avec un sac plein de provisions. On ne voit pas bien où il se les procurait facilement, grâce à son adresse. Ah ! M. Souci, je crains que ce ne soit un euphémisme, et que vous n'ayez des ménagements pour vos héros ! Mais aussi que ne pardonnerait-on pas à un Cosaque si généreux ? Un nouveau-né était venu agraver la misère de ses hôtes. Cet événement lui inspira une pitié encore plus affectueuse. Il épia un moment où la mère dormait, et il emporta l'enfant. « On peut aisément se représenter, dit M. Souci, le trouble « atterrant du père, mais surtout les cruelles « anxiétés, les accents douloureux de cette mère, « quand elle se vit privée de celui sur lequel « étaient alors concentrées toutes ses affections... « Mais son désespoir ne fut pas de longue durée ; « bientôt elle vit arriver le bon Cosaque pressant « le petit nourrisson contre sa barbe noire et avec « une bourse contenant cent écus, qu'il lui remit. « Elle était le produit de la collecte qu'il avait « été sollicité auprès des soldats et des officiers « de son détachement... » Toute la scène se voit à l'œil sur une belle gravure, qui occupe une page du cahier, et pour qu'on ne puisse s'y tromper, il y a, au-dessus des personnages, des chiffres qui correspondent aux notes du bas de la planche : ce soldat barbu, c'est le Cosaque ; cette femme au lit, c'est la mère qui bénit le ciel ; cet homme assis à côté et qui lève les bras, c'est, dit la note, le père extasié des beaux procédés du Cosaque.

(A suivre.)

Eug. Rambert.

Il sera mort. — Supposons, docteur, que cette opération ne réussisse pas.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Si elle ne réussit pas, vous ne le saurez jamais.

Théâtre Lumen. — L'établissement du Grand-Pont présente cette semaine, la dernière et retentissante création de la Ufa **Manolescu, le roi des aventuriers**, merveilleux film d'aventures mondaines et policières. Malgré l'importance du programme, prix ordinaires des places. A chaque représentation, les dernières actualités mondiales par le Ciné-Journal suisse. Tous les jours matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30 ; dimanche 13, matinée dès 14 h. 30.

Royal Biograph. — Cette semaine, au Royal Biograph, suite et fin du fantastique roman policier **Poker d'As**, grand ciné-roman d'aventures mystérieuses d'Arthur Bornède. Au même programme **Un match sensationnel** ! comique et les dernières actualités mondiales et du pays présentées par le Ciné-Journal suisse. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30 ; dimanche 13, matinée dès 14 h. 30.

Pour la rédaction :
J. Bronx, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Achetez vos chemises

chez le spécialiste

DODILLE

Rue Haldimand

LAUSANNE

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2%

Dépot en comptes-courants et à terme de 8% à 5%

Toutes opérations de banque